

DECOUVRIR HAITI A TRAVERS SES ECRIVAINS

" Mémoires d'Haïti" – Maximilien Laroche

Maximilien Laroche est né au cap-haïtien. Il fait ses études supérieures au Québec et en France. Docteur de l'Université de Toulouse, il est actuellement professeur à la faculté des Lettres de l'Université Laval au Québec.

Il a fait paraître, entre autres : *Le miracle et la métamorphose*, 1970 ; *L'image comme écho*, 1978 ; *Littérature haïtienne, identité, langue, réalité*, 1981 ; *L'avènement de la littérature haïtienne*, 1987 ; *La Découverte de l'Amérique par les Américains*, 1989 ; *Juan Bobo, Jan Sot, Ti Jan et Bab John*, 1991 ; *La double scène de la représentation*, 1991 ; *Dialectique de l'américanisation*, 1993 ; *La Sémiologie des apparences*, 1994 ; *Teke*, 2001 ; *Mythologie haïtienne*, 2002.

Découverte, Conquête et Invention.

« Il y a quelques jours, je suis tombé sur une réflexion à propos d'Haïti qui a été, pour moi, l'occasion d'une découverte : « Finalement, il est curieux de constater que, dans une île aussi petite (27.000km²), à aucun moment, jusqu'à ces dernières années tout au moins, les gens ne se sont jamais sentis à l'étroit (...) ils ont au contraire toujours vécu avec l'idée d'un espace qui serait toujours sans limite. »

« En lisant ce passage, j'ai soudainement découvert pourquoi je n'a jamais réussi à éprouver les sentiments que, selon mes lectures, j'étais pourtant censé ressentir. Tous les livres que je lisais me disaient qu'en tant qu'insulaire, j'aurais dû éprouver un sentiment d'enfermement, d'éloignement, d'exil même. Or de ma naissance à mon départ d'Haïti, je n'ai jamais éprouvé de tels sentiments. Je me demandais toujours pourquoi l'insulaire que j'étais s'est toujours senti si paradoxalement continental. En lisant ce passage, j'ai soudainement compris qu'il me suffisait d'y ajouter quelques mots pour que tout s'éclairât. je reprends donc ma citation en y incorporant les sept derniers mots qui sont de mon crû:

"Finalement, il est curieux de constater que, dans une île aussi petite (27.000km²), à aucun moment, jusqu'à ces dernières années tout au moins, les gens ne se sont jamais sentis à l'étroit (...) ils ont au contraire toujours vécu l'idée d'un espace qui serait toujours sans limite, donc qui ne serait pas une île." Voilà les mots (donc qui ne serait pas une île) qu'il me fallait ajouter au passage que je lisais dans le livre de Gérard Barthélémy, Créoles-Bossales, conflit en Haïti, pour m'expliquer à moi-même la bizarrerie de mes sentiments.

« Ceux-ci, à bien y penser maintenant, étaient plus inspirés par le spectacle des mornes environnant le Cap-Haïtien que par la mer toute proche. Si la mer m'invitait au départ, au voyage, c'était tout au plus vers les îlets de la rade de ma ville, une rade en forme de demi-cercle, donc avec des terres tour autour de la mer et laissant même apercevoir au loin, à l'horizon, la pointe d'une montagne dominant la région de Monte-Christi qui se trouve en République Dominicaine, par conséquent dans le pays voisin. Je me situais vraisemblablement plus dans la ligne de pensée du dicton haïtien bien connu: "dèyè mòn gen mòn" que dans celle de la description de la mentalité de l'insulaire que me représentaient mes lectures. Plus que par le battement incessant des vagues de la mer suscitant en moi quelque vague à l'âme, un désir d'évasion ou l'espoir d'un départ, j'étais plus quotidiennement intéressé par le Trou Madanm, ce creux entre deux pointes de montagnes proches du Cap par où nous devinions s'il allait ou non pleuvoir, à le voir couvert ou dégagé.

« Comme quoi n'importe qui, et à tout âge, peut toujours, sur lui-même ou sur son pays, faire des découvertes, grâce à quelqu'un d'autre. Et pour ma part, c'est grâce au livre de Gérard Barthélémy, que j'ai pu m'expliquer mon étrange comportement d'insulaire-continental.

« Ce serait déjà là une bonne raison d'accepter sans réticence le titre de ce colloque: "Découvrir Haïti". Mais puisque j'ai moi-même déjà intitulé un de mes livres: La découverte de l'Amérique par les Américains, j'avais déjà une autre bonne raison de le faire. Je suis en effet persuadé que la preuve ayant été faite que la prétendue Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492, n'était pas vraiment une découverte mais une Conquête, ou plutôt une colonisation, c'est aux Américains qu'il revient de faire la véritable Découverte de leur continent. Etant également entendu que tout le temps passé à croire à la fable d'une découverte de notre continent par les Européens a été perdu pour une véritable connaissance par nous-mêmes Américains de notre Amérique. Et puisque le terme d'Américains, je me refuse à l'abandonner aux seuls Étatsuniens mais que je la crois propriété collective des habitants des trois Amériques, j'estime qu'il revient tout naturellement aux Haïtiens de découvrir Haïti. Il s'agit d'une tâche d'autant plus impérative que cette fausse découverte ayant été plutôt une conquête ou colonisation,

la décolonisation ou reconquête est aussi à faire par les Américains, donc par les Haïtiens. Notez que cela, les Étatsuniens l'ont reconnu dès 1825 en proclamant la doctrine de Monroe. Mais ils ont voulu plutôt profiter de la confusion de sens du mot Américain pour faire croire que l'Amérique aux Américains veut dire les trois Amériques aux Etats-Unis.

Découverte/Conquête.

« Il y a découverte et découverte tout comme il y a conquête par l'autre ou par soi-même. Découvrir Haïti, pour les Haïtiens, n'est pas chose facile. Haïti, tout comme l'Afrique, est absente du panorama du monde que brossent les Européens.

« Au sud du Sahara il n'y a point, il n'y a jamais eu de stratèges, s'il faut en croire par exemple l'Anthologie mondiale de la stratégie publiée par Gérard Chaliand. Pourtant il y a eu Abd El Kader, Chaka, Behanzin, Jomo Kenyatta et les Mau Mau. Ces chefs ont tenu l'Europe en échec et mis un frein, même provisoirement, à sa conquête de l'Afrique. De même Chaliand feint d'ignorer qu'en Haïti, Toussaint Louverture a fait mordre la poussière au général anglais Maitland et que Jean-Jacques Dessalines a bouté hors du pays les troupes françaises commandées par le général Rochambeau. Mais au fond Haïti et l'Afrique, bien plus qu'inconnues, sont ignorées. Ce ne sont pas des terres à découvrir, pour les Européens; elles ont plutôt à apprendre des Européens à découvrir l'Europe, c'est-à-dire le monde.

« Pour cela les Haïtiens tendent à s'ignorer eux-mêmes. Inutile d'expliquer pourquoi. On n'a qu'à lire Price-Mars. Si les Haïtiens pratiquaient le bovarysme collectif, posture intellectuelle qui consiste à se prendre pour un autre, un Européen pour dire les choses en clair, il est donc tout-à-fait compréhensible que pendant qu'ils cherchaient à se comprendre en Européens ils n'aient pas pensé à regarder autour d'eux et en eux-mêmes. Désormais ils n'ont qu'à se regarder eux-mêmes pour se découvrir.

« Africains et Haïtiens ne font pas seulement figure de parents pauvres dans le discours européen ou néo-européen, mais de parents oubliés. Cet oubli que Gabriel Garcia Marquez préfère dénommer solitude, quand il parle de la Soledad de America, dans son discours de réception pour le prix Nobel, fait d'abord de l'homme africain ou haïtien, cet invisible man qu'évoquait Ralph ellison. Quand je lis une anthologie mondiale et que je n'y trouve point mon image, c'est que je suis exclu du monde. Et pourtant je suis bien là et je ne me mire dans ces pages qui sont comme un miroir sans tain que me tend l'Europe.

« Au lieu d'homme invisible cela ferait penser au zombi, c'est-à-dire à un mort-vivant, de celui qui tué, continue pourtant à vivre. Et l'on pourrait alors parler de la solitude du zombi qui s'ignore. La réalité la plus concrète ou ordinaire, on le voit, prend facilement

dans certains cas, les couleurs du fantastique. Cette invisibilité qui n'est pas fortuite mais délibérément provoquée est tout naturellement acceptée et représentée par ceux qui systématiquement dans leurs discours présentent Haïti comme l'antithèse de l'Europe ou des États-Unis. C'est ce qui ressort en tout cas de tous ces discours où l'on parle avec ironie de voodoo economics ou de voodoo science. Le vodoun haïtien y est tenu pour le modèle de l'anti-science, de l'anti-modernité, de l'anti-civilisation, pour tout dire.

« Mais le vodoun n'est le négatif que dans une certaine logique de domination. Ce que le dominant ne voit pas n'existe pas car, bien sûr, il ne voit que son intérêt. Faut donc pour l'Haïtien de se voir représenté dans les discours qu'il lit ou entend ou, ce qui est encore plus grave, faute de se représenter lui-même dans son propre discours qu'il construit sur le modèle de ce qu'il lit ou entend, il n'arrive pas à tirer les vraies leçons de son expérience. Il est difficile par conséquent pour un Haïtien de faire un bilan de l'esclavage et du colonialisme. Il lui faudra d'abord commencer par se voir, commencer par se découvrir. Et pour cela il lui faudra commencer par prendre la mesure de certains traits de sa culture.

« Je n'ai jamais cessé de m'étonner de l'absence de vendetta entre Haïtiens. On ne retrouve pas chez nous cette pratique de la vengeance dont on a montré que certaines formes particulièrement tenaces, correspondent, dans des communautés du sud de l'Europe notamment, à l'obligation de sacrifier à un point d'honneur.

« Comment des Tonton Makout reconnus, des sicaires de divers régimes dictatoriaux aux crimes avérés, peuvent-ils circuler, en toute impunité, dans les rues de Port-au-Prince ou de New York, croiser des parents de leurs victimes et ne pas voir tomber un seul cheveu de leur tête? Du point de vue idéologique, il est encore plus stupéfiant d'entendre des hommes politiques se présenter aux élections en se réclamant ouvertement de ces régimes honnis dont les partisans ont fait l'objet de véritables chasses à l'homme au moment de leur chute. Et enfin ce qui couronne le tout: le laxisme gouvernemental qui a permis de ne jamais voir s'ériger des tribunaux de la vérité ou plus concrètement empêche d'aller récupérer l'argent frauduleusement acquis par les anciens dirigeants du pays. Le dicton qui affirme : « Ou mouri, ou mouri pou je w » semble, sur le plan individuel, compléter la déclaration collective des révolutionnaires haïtiens dans leur chant bien connu « Grenadye alaso, sa ki mouri zafè a yo ». Il y a dans cette phrase aussi bien une affirmation de courage qu'un certain « pourianisme » comme on dirait en Haïti: mélange de cynisme, de nihilisme, de défaitisme et de résignation à moins que cela ne révèle une forme d'inorganisation matérielle de la mémoire collective.

« L'anthropologue Marc Augé a traité des Formes de l'oubli dans un livre qu'il a récemment publié sous ce titre. Certains passages m'ont semblé singulièrement pertinents pour comprendre l'attitude haïtienne.

« Parlant des trois figures de l'oubli, Augé dit : « La mémoire du passé, l'attente du futur et l'attention au présent ordonnent la plupart des grands rites africains qui se présentent ainsi avant tout comme des dispositifs destinés à penser et à gérer le temps. » Il poursuit en identifiant ces trois figures sous la forme du retour, du suspens et du recommencement. J'ai, pour ma part été particulièrement sensible à la description de deux de ces figures: la première et la troisième. Car évidemment à propos de retour on ne peut manquer de penser au Cahier du retour au pas natal, et du même coup au sentiment d'exil que des romanciers, Émile Ollivier par exemple, ont évoqué ou bien que des essayistes, Jean-Claude Figolé ou Yannick Lahens, ont analysé. Quant à la figure du recommencement, pour avoir, moi-même, beaucoup parlé de métamorphose, on comprendra que je ne pouvais manquer de m'y intéresser.

« À propos du retour, Marc Augé fait une remarque surprenante : « La possession, dit-il, est l'institution emblématique du retour: en Afrique comme en Amérique, celui qui a été possédé, selon des formes rituelles variables, par un esprit, un ancêtre ou un dieu, doit oublier cet épisode dès qu'il s'achève ». Par boutade, j'avais déjà affirmé au cours d'un colloque que les Haïtiens n'avaient besoin ni de Boeing ni d'Airbus pour se rendre en Afrique. Ils n'avaient qu'à piquer une crise de possession et ils se retrouvaient en terre africaine. Mon auditoire, je le reconnais, était resté quelque peu perplexe devant mes propos.

« En passant, une petite correction: le vodouisant qui a été possédé par un lwa ne « doit pas » oublier, comme l'affirme Augé. Car son oubli ne résulte pas d'une décision qu'il prend et qui entraînerait un effort de sa volonté. Il n'a tout simplement aucun souvenir après le fait. Une fois possédé, il n'est plus lui-même; il n'est plus le maître de sa propre tête, dirait-on, de sorte qu'il ne peut tout simplement pas avoir de souvenir de quand il n'était pas en lui-même, quand « il n'était pas là ». Cela, il le sait et l'accepte par avance. C'est la règle d'un jeu établi, d'un pacte qu'il n'établit pas lui-même mais auquel il souscrit sans réticence. Il y a acceptation par avance d'un oubli qu'il ne coordonne pas mais que la vie dans laquelle il est inséré se charge d'ordonner.

« Qu'il n'y ait rien de volontariste dans cet oubli mais que ce soit là une attitude que la culture commune prend en charge, j'en vois la preuve dans les propos rapportés dans la livraison du 21 avril 2000 de la revue Antilla. On y rend compte de la visite du béninois Basile Goudabla Kongueh, prêtre du vodoun, en tournée de conférences à la Martinique, de certaines questions qui lui ont été posées et de ses réponses.

. " Vous avez dit:" l'esclavage a beau être un crime contre l'humanité, il reste néanmoins une initiation inachevée. Pouvez-vous expliquer cette phrase somme toute assez étrange pour les néophytes ?" voici la réponse donnée:

. " J'ai effectivement bien dit cela. Pour l'expliquer je prends l'exemple des Juifs: ils ont subi l'esclavage chez les Egyptiens, plus de 2000 ans plus tard ils ont connu la déportation et la shoa, mais quand les Juifs sont sortis de ces épreuves, ils se sont réconciliés avec eux-mêmes. Ce qui veut dire que dans une initiation, on vous sort de votre milieu, on vous fait subir des épreuves, et, ensuite, on vous réconcilie avec votre milieu, avec vous-mêmes! Les Antillais n'ont pas connu cette réconciliation avec eux-mêmes. Et c'est à cause de cela que pour moi l'esclavage reste une initiation inachevée."

« Le parallèle de l'esclavage avec l'initiation est une belle métaphore qui non seulement fait un rapprochement étonnant mais substitue à la perspective pessimiste incluse dans le comparé, l'esclavage, la vision optimiste du comparant, l'initiation africaine. En effet si celle-ci est un exercice à objectif positif pour l'initié, l'esclavage, lui, est une condition tout à fait négative pour l'esclave. Et pourtant par son parallèle, le oungan béninois nous invite à tirer de l'esclavage les avantages de l'initiation. Il y a là un admirable déplacement de sens.

« Ces propos fournissent en outre un bon éclairage sur la question des formes de l'oubli. Les Antillais, les Haïtiens donc, n'ont pas encore terminé le cycle des opérations de l'initiation puisqu'ils ne se sont pas réconciliés avec eux-mêmes. Il n'est que d'assister aux déchirements politiques récents des Haïtiens pour se convaincre de cette vérité. En somme, ils oublient trop vite et mal. L'on peut alors se demander pourquoi et c'est là qu'il faut chercher l'explication que la réponse du prêtre vodoun nous invite implicitement à trouver.

Découverte/Invention.

« Aucun homme libre, et les Haïtiens qui ont conquis leur indépendance sont censés être libres, ne peut rejeter l'entière responsabilité de sa situation sur le dos d'un autre. Cette absence de réconciliation que signale le oungan béninois pointe du doigt la responsabilité des Haïtiens. Car on ne saurait s'attendre à ce que ce soit ceux dont les intérêts sont de diviser pour régner qui viennent réconcilier des adversaires qui se déchirent. On peut comprendre alors une partie des raisons qui expliquent la situation haïtienne. Mais une partie seulement.

« La liberté, au fond, n'est jamais unilatérale, elle résulte toujours d'un accord avec les autres. Elle est donc conditionnelle ou, si vous préférez, proportionnelle à cet accord. Or comment et jusqu'à quel point être libre, quand votre vis-à-vis n'admet pour vous aucune liberté et ne renonce pas à sa domination ?

« Un prêtre catholique de l'ancien Zaïre, l'actuelle république démocratique du Congo, a ramené l'essentiel de sa thèse de doctorat en sciences religieuses à cette simple question : « Comment expliquer qu'un diocèse qui regorge de prêtres indigènes, dans un pays qui regorge de richesses, en soit en l'an 2000, au même point qu'à l'époque coloniale, c'est-à-dire sous la tutelle de congrégations missionnaires étrangères, et dépende de l'aide économique extérieure? Pourquoi faut-il continuer à faire la charité à un pauvre qui est en fait riche ? »

« Dès 1825, Haïti retombait dans le néocolonialisme que lui imposait le mode de reconnaissance de son indépendance par la France. La domination, de militaire devenait économique. L'occupation du pays, en 1915, par les Etats-Unis d'Amérique du nord, a changé le dominateur étranger, pour ne pas dire qu'il en a ajouté un nouveau. Ainsi donc plutôt que de sortir du trou dont elle avait crû se tirer en 1804, Haïti n'a fait qu'y retomber et s'y enfoncer chaque jour davantage. Ses politiques lui sont désormais dictées par plusieurs métropoles, ses élections sont surveillées, contrôlées, financées, évaluées, critiquées et rejetées de l'extérieur moins pour des raisons internes qu'externes. Sa justice est paralysée par l'assistance qu'elle ne reçoit pas et sa police, assistée pourtant de l'extérieur, est dénoncée pour le travail qu'on juge insuffisant sur place. La liste est longue des avanies, vexations, rebuffades, insultes ou propos méprisants dont on accable Haïti.

« On pourrait résumer la situation en disant que si ailleurs ils forment ce qu'on appelle, avec un humour involontaire sans doute mais d'un goût douteux, une « minorité visible » dans leur propre pays où ils sont pourtant la majorité, les Haïtiens deviennent de plus en plus invisibles. Au point que lorsqu'on parle d'Haïti, dans les cercles des bailleurs de fonds, des pays dits donateurs, ceux-ci tiennent un discours dont l'esprit est fort bien résumé par le titre d'un magazine étatsunien: " The world and I". Il y a le bailleur de fond, le donateur, et en face de lui: personne. Il ne dialogue pas avec un égal: l'Haïtien, homme libre, admis à discuter. En face de I, il y a The world, le vaste ou vide monde. I est donc seul au monde. Pour se découvrir, l'Haïtien doit donc sortir de ce néant où il est autant par la faute de l'Autre que par sa propre collaboration à cette faute.

« Découvrir est donc une conquête, un labeur, un travail mais aussi une création, une invention. Fernando Ainsa a montré que la prétendue découverte de l'Amérique était en fait une invention des Européens. Or une invention est autant jeu ou fausseté que

création et invention. Et une invention commence toujours par un inventaire. C'est ce que les Haïtiens doivent commencer par faire s'ils veulent se découvrir. Depuis Price-Mars, ce travail a commencé. Mais il y a regarder et voir et puis finalement percevoir. Ce dernier mot invite à percer les apparences, à découvrir non pas l'évidence mais ce qui est sinon caché du moins enfoui au plus profond de nous-mêmes.

« Il manque donc des inventaires, des descriptions dirait Lyonel Trouillot, des états de la question en somme, mais suivis de bilans, d'évaluations et finalement de prises de positions. « Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole » disait-on au temps de Mao. Cela est toujours vrai. Ainsi l'évidence sur laquelle on s'appuie est souvent moins justifiée qu'il n'y paraît. Auquel cas, il ne serait pas mauvais de revoir certaines hypothèses de travail. Et c'est ce à quoi au fond Ainsi parla l'oncle nous invitait: à revoir certaines idées reçues. Reçues précisément parce qu'acceptées sous la foi d'évidences pour le moins douteuses

« Dans les années cinquante, Émile Roumer était reconnu comme l'un des plus ardents partisans de l'écriture en haïtien. Ses convictions ne peuvent être mises en doute, Morisseau-Leroy lui-même faisait de Roumer son mentor. Pourtant la formule de sonnets créoles qu'il proposait fait songer à la tentative de certains membres de la Pléiade, en France, qui pensaient pouvoir écrire des vers français selon les règles de la métrique et de la prosodie latines. »

"Pour découvrir, il faut conquérir et, auparavant, inventer

© Maximilien Laroche, novembre 2000